

University of Nebraska - Lincoln

DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln

French Language and Literature Papers

Modern Languages and Literatures, Department
of

2021

**Projet en cours: [Ces deux textes sont extraits de Marcher
jusqu'au soir.]**

Lydie Salvayre

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.unl.edu/modlangfrench>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

This Article is brought to you for free and open access by the Modern Languages and Literatures, Department of at DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln. It has been accepted for inclusion in French Language and Literature Papers by an authorized administrator of DigitalCommons@University of Nebraska - Lincoln.

Lydie Salvayre

Projet en cours

[Ces deux textes sont extraits de
Marcher jusqu'au soir.]

1

Je détestais depuis longtemps tous les dévots de l'art. Je les détestais pour avoir vérifié trois cent fois que le prurit culturel qui leur démangeait l'âme ne les rendait pas meilleurs que les autres, ni plus humains, ni plus dignes, ni plus justes, ni plus éclairés, ni plus intelligents, ni plus rien, que parfois même ils étaient de gros cons, de gros cons confits en connerie, de gros cons d'une connerie insolente, de gros cons émerveillés d'eux-mêmes qui paradaient aux vernissages et se pâmaient devant le dernier artiste à la mode, lorsque c'était le tour d'Armand Étienne, ils n'en avaient que pour Armand Étienne, qu'il était ci qu'il était ça qu'il faisait fureur qu'il était tout simplement génial, puis du jour au lendemain ils n'en causaient plus du tout, à la trappe !, et ils passaient au suivant avec le même enthousiasme, de gros cons présents à toutes les manifestations officielles de la culture où ils distribuaient des poignées de mains, ânonnaient pieusement leur haute conception de l'art, et faisaient leurs importants avec des phrases culturelles, des regards culturels,

Published in *Lydie Salvayre, maintenant même*, ed. Warren Motte (Lincoln, NE : Zea Books, 2021). doi: 10.32873/unl.dc.zea.1284

une voix culturelle et, plaqué sur leur face un air discrètement supérieur de gros cons, de gros cons encore plus cons que ces cons de kangourous, de gros cons dont il fallait se tenir à distance prudente sous peine d'être éclaboussé par leurs très culturels et très élégiaques postillons, de gros cons après le passage desquels il était recommandé de procéder à une rapide désinfection par la Bétadine alcoolique à 5% pour les parties du corps exposées et par le Percarbonate de soude pour la contamination des lieux.

J'avais du reste constaté depuis longtemps que ma mère, qui n'avait jamais mis les pieds dans un musée, ni dans une librairie, ni dans une galerie d'art parce qu'elle avait le sentiment que cette culture-là ne la concernait pas et que, de plus, elle y aurait été regardée comme un élément étranger, comme une tache, comme une Arabe, ma mère qui n'avait jamais pratiqué aucun art hormis celui de coudre et de reprendre les chaussettes de mon père, ma mère avait le cœur et la raison bien plus dignes et généreux que la plupart de ceux que Baudelaire non sans raison appelait *la canaille artistique*. Lorsque d'autres que moi avancement ce genre d'arguments, je me récrie aussitôt et me fâche tout noir, je crie au poujadisme, à la haine de l'esprit et à la haine du beau, et rétorque aussi sec que tout ce qu'ils ne peuvent concevoir : ils le rabaissent, et tout ce qui les dérouté : ils le dénigrent amèrement.

2

Par je ne sais quel enchaînement d'idées, le souvenir de cette soirée bourgeoise en appela un autre : le souvenir des promenades du dimanche à Auterive avec ma mère dans le quartier des villas qui nous faisaient rêver parce qu'elles possédaient un jardinet, une balançoire, des rosiers grimpants à roses rouges et des noms de baptême tels que *Les*

Charmettes, Les Pitchounets, La Niche, Au Bon Accueil ou Chez Poupette.

Ma mère et moi nous arrêtions devant chacune d'elles pour les admirer à loisir et nous apercevions derrière les volets les meubles imposants d'une pièce appelée salon. Alors nous rêvions tout haut d'habiter un jour l'une de ces demeures, avec un balcon fleuri peut-être, ou peut-être une véranda et une piscine de 10 m sur 5 avec des lauriers roses tout au long de la haie, et dans ma chambre—je le précisai à chaque fois—un lit à baldaquin. Et nos rêves, nos confabulations, nos plans sur la comète faisaient partie intégrante de nos vies, au même titre exactement que ce qu'on appelle la réalité, je pense même aujourd'hui qu'ils en étaient le cœur. Nous rêvions tout haut d'une autre vie, plus aisée, plus suave, plus musicale, plus veloutée, plus moelleuse, plus caressante, une vie plus *considérée* proposait ma mère, une vie qui viendrait adoucir l'âpreté du présent et où j'achèterai en boutique des pantalons à pattes d'éléphant c'était la mode, mais surtout une vie sans mon père me disais-je en moi-même, une vie où je n'aurais plus à subir ce dictateur me disais-je en moi-même.

Venait le moment où immanquablement je demandais à ma mère quand est-ce qu'elle prendrait la décision salutaire, je disais même *la décision médicale*, de divorcer d'avec mon père, je disais parfois d'avec Staline, et d'épouser Monsieur Aznar lequel avait une épicerie bien achalandée rue de la République et des perspectives d'avenir autrement plus radieuses, en tous cas moins accablantes et tempétifères que celles qui menaçaient l'horizon paternel. Alors ma mère me disait *callate ! no digas esas tonterias !* tout en se retenant de rire, et nous continuions notre promenade le long du Chemin Saint-Loup, tout à nos songes.